Messalla ou Messalinus? : note sur le Panégyrique de Messalla

Autor(en): **Berchem, Denis van**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica**

Band (Jahr): **2 (1945)**

Heft 1

PDF erstellt am: **23.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-4313

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Messalla ou Messalinus?
Note sur le Panégyrique de Messalla

Par *Denis van Berchem*

A la suite d'un débat qui s'est prolongé jusque dans la seconde moitié du XIXe siècle[1]), personne n'attribue plus à Tibulle le poème en hexamètres qui figure, dans les manuscrits de l'élégiaque, sous le nom de *Laudes* (A V) ou de *Panegyricus* (F) *Messallae*, au centre du troisième livre. Une autre illusion mérite d'être dissipée; c'est celle qui fait du Messalla, objet et destinataire du Panégyrique, le grand orateur, le patron et l'ami de Tibulle. Plutôt qu'à M. Valerius Messalla Corvinus, le poème nous paraît en effet adressé à son fils M. Valerius Messalla ou Messalinus. Car ce dernier porte indifféremment le cognomen de Messalla ou celui de Messalinus, parfois même les deux simultanément[2]). Et si les écrivains l'ont appelé de préférence par le diminutif Messalinus, qui avait l'avantage de le distinguer de son père, le style noble de rigueur dans un panégyrique devait s'accommoder mieux de Messalla.

Les données dont on s'est servi jusqu'ici pour dater le poème sont, outre sa place dans le Corpus Tibullianum et le nom même de Messalla,

a) une campagne en Illyrie, vv. 106–117;

b) un consulat, vv. 121–134.

La campagne serait celle qu'entreprit Octavien en 35 av. J.-C. et où il vainquit successivement les Iapydes, les Pannoniens et les Dalmates; le consulat, celui de Messalla Corvinus, correspondant à l'année fatidique qui vit Actium. Et comme précisément le Panégyrique ne contient aucune allusion à la bataille d'Actium, qui eut lieu le 2 septembre 31, on admet qu'il fut composé à l'occasion de l'entrée en charge de Messalla, soit au début de 31.

On peut étudier le Panégyrique sous l'aspect littéraire et sous l'aspect historique. Le premier surtout a retenu l'attention des philologues, qui n'ont pas manqué de relever la ressemblance de nombreux vers ou fragments de vers du panégyriste avec ceux d'autres poètes contemporains, tels que Properce, Ovide et même Virgile[3]). Les rapports avec l'auteur de l'Enéide sont tels qu'il est difficile d'exclure

---

[1]) A. Cartault, *A propos du Corpus Tibullianum. Un siècle de philologie classique*, Paris, 1906.

[2]) *Prosopographia Imperii Romani*, t. III, Berlin, 1898, p. 369, qui cite en particulier les Actes des Jeux séculaires de 17 av. J.-C. et plusieurs autres inscriptions.

[3]) Abondante récolte de passages parallèles dans L. Pichard, *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, Paris, 1924. Pour les rapports avec Virgile, voir F. Wilhelm, *Zu Tibullus*, dans *Fleckeisen Jahrbücher*, CLIII, 1896, p. 489. Les vers 3–4 et 7 du Panégyrique,

l'imitation d'un des deux poètes par l'autre. Or, si le Panégyrique datait réellement de 31, c'est à lui qu'il faudrait reconnaître la priorité. C'est là une conclusion à laquelle les philologues, conscients de la médiocrité du poème, répugnent visiblement. Plutôt que d'avouer la dépendance d'un Virgile ou d'un Properce à l'égard du servile adulateur de Messalla, ils préfèrent alléguer l'usage de lieux communs traditionnels et la technique de l'hexamètre, qui imposent une phraséologie uniforme.

Nous ne les suivrons pas sur le terrain habituel de leurs discussions. L'étude comparée des passages parallèles ne saurait mener, dans le cas particulier, à des conclusions inattaquables. Ce sont des arguments d'ordre historique que nous nous proposons de faire valoir ici, pour abaisser d'une génération la date du Panégyrique. Il nous suffira que, par là-même, nous mettions fin au malaise que nous venons de signaler.

Construit sur un plan conventionnel, le Panégyrique célèbre les mérites de Messalla comme orateur et comme soldat. Ce sont là deux qualités que l'on s'attend à trouver chez les principaux acteurs de la vie publique romaine, sous la République et jusque dans la première génération de l'Empire. Messalla Corvinus, dont la postérité a retenu surtout le talent oratoire, en même temps que l'intelligente protection qu'il accorda aux gens de lettres, s'est illustré sur plusieurs champs de bataille et parvint, en 27 av. J.-C., au triomphe. Messalinus, qui nous paraît avoir été plus spécialement voué à la carrière des armes, n'en avait pas moins atteint une éloquence que les contemporains égalaient à celle de son père [4]).

Pour exalter, chez Messalla, l'orateur, le panégyriste ne trouve rien de mieux que de le comparer à Nestor et à Ulysse, ce qui nous vaut un fastidieux résumé de l'Odyssée. Passant au soldat, il vante les connaissances militaires de son héros et évoque les opérations au cours desquelles il a affirmé sa valeur; les présages qui ont marqué le sacrifice solennel par lequel le nouveau consul a pris possession de sa charge font augurer pour lui un avenir plus glorieux encore. Ce sont précisément les allusions du panégyriste aux exploits de Messalla, et les perspectives qu'il lui découvre, qui s'accordent mal avec ce que nous savons par ailleurs de la carrière de ce personnage et des circonstances dans lesquelles il revêtit le consulat.

Voici dans quels termes le panégyriste s'exprime sur le passé militaire de Messalla:

At non per dubias errant mea carmina laudes:
nam bellis experta cano. Testis mihi victae
fortis Iapydiae miles, testis quoque fallax

---

ac meritas si carmina laudes deficiant ... est nobis voluisse satis, rappellent indiscutablement Properce, II, 10, 5–6

Quod si deficiant vires, audacia certe
laus erit: in magnis et voluisse sat est.

Sur l'origine de ce distique, voir *Revue des Etudes latines*, XX, 1942, p. 76. La formule de Properce a été reproduite à plusieurs reprises; cf., outre le *Paneg. Mess.*, Ov. *Pont.*, III, 4, 79; *Paneg. Pison.*, 214–215.

[4]) Tac., *Ann.*, III, 34: *Valerius Messalinus, cui parens Messala ineratque imago paternae facundiae*; cf. Ov., *Pont.*, II, 2. 53; *Trist.*, IV, 4, 5.

Pannonius, gelidas passim disiectus in Alpes,
testis Arupinis et pauper natus in arvis,
quem si quis videat vetus ut non fregerit aetas,
terna minus Pyliae miretur saecula famae; ...
Te duce non alias conversus terga Domator
libera Romanae subiecit colla catenae[5]).

C'est à Appien et à Dion Cassius que nous devons de connaître les étapes essentielles de la première des difficiles et coûteuses guerres qu'Auguste soutint en Illyrie et qui devaient, en définitive, lui permettre de porter la frontière de l'Empire sur le Danube. Elle s'ouvrit en 35 par la soumission des Iapydes, établis de part et d'autre des chaînes de Carniole et de Croatie et qui détenaient les principaux accès au bassin du Danube. Arupium était un de leurs centres sur le versant occidental des montagnes. La même année, Octavien pénétra en Pannonie et s'empara de Siscia[6]). Tels sont les faits auxquels Messalla aurait participé et dont son dernier biographe veut que le panégyriste ait été le témoin oculaire[7]). Les deux historiens ne soufflent mot de la présence de Messalla dans les rangs de l'armée romaine; toutefois leur récit est assez sommaire pour que cette omission soit sans signification. Plus singulier, en revanche, est le silence du panégyriste à l'égard des faits d'armes de Messalla, antérieurs au consulat, qu'attestent nos autres sources. Passe encore qu'il se soit abstenu de mentionner sa brillante conduite à la bataille de Philippes; il pouvait paraître inopportun, en 31, de rappeler la présence, dans le parti des assassins de César, du collègue d'Octavien au consulat. Mais pourquoi ne dit-il rien de la guerre contre Sextus Pompée, puisque Octavien n'y remporta la victoire qu'avec l'appui de Messalla ? Enfin, si c'est bien en 34, comme le veut Dion Cassius, que Messalla réduisit à merci les Salasses de la Vallée d'Aoste[8]), comment le panégyriste, si bien renseigné, semble-t-il, sur l'activité de son héros pendant l'année 35, peut-il ignorer la mission dont il s'acquitta l'année suivante ?

L'examen des vers par lesquels l'anonyme invite le nouveau consul à conquérir des lauriers plus éclatants fait mieux paraître encore l'invraisemblance de ce prétendu panégyrique de Messalla l'orateur. Dans un tour d'horizon qu'obscurcit

---

[5]) *Paneg.*, 106–112; 116–117. Pour Domator, voir L. Havet, dans *Revue des études anciennes*, XV, 1913, p. 267.

[6]) Appian., *Illyr.*, 17 sqq.; Cass. Dio, 49, 35 sqq.

[7]) J. Hammer, *The military and political Career of M. Valerius Messala Corvinus* (*Prolegomena to an Edition of the Panegyricus Messalae*), New-York, 1925, p. 35 et suiv.

[8]) Le fait est rapporté par Appien, *Illyr.*, 17, 51, et par Dion Cassius, 49, 38, 3; la date n'est donnée que par Dion Cassius. Elle a été contestée par L. Ganter, *Die Provinzialverwaltung der Triumvirn*, Strasbourg, 1892, p. 69 et suiv., qui croit découvrir un désaccord entre les deux auteurs anciens, et voudrait dater de 27 l'expédition de Messalla contre les Salasses. Nous ne pensons pas que ses arguments nous autorisent à donner tort à Dion Cassius. Le récit d'Appien est un aperçu rétrospectif des relations de Rome avec les Salasses; il ne comporte pas de repère chronologique absolu. Le rapprochement des deux historiens suggère plutôt que Messalla reçut dès 35 (Cass. Dio, 49, 35, 1) le commandement des troupes envoyées chez les Salasses. Il n'aurait donc aucunement participé à la campagne d'Illyrie.

pour nous une trop abondante érudition, le poète énumère la Gaule, l'Espagne, l'Afrique, l'Egypte, les pays d'Orient et la Scythie, pour les rejeter successivement comme autant de théâtres indignes de la valeur de Messalla.

Quid moror ? Oceanus ponto qua continet orbem,
nulla tibi adversis regio sese offeret armis,
Te manet invictus Romano marte Britannus
teque interiecto mundi pars altera sole[9]).

Il ne suffit pas, pour apprécier l'à-propos de ces vaticinations, de s'amuser, avec Cartault[10]), du démenti infligé par le sort au panégyriste, puisque, après Actium, Messalla dut faire campagne en Gaule pour y ramener à l'obéissance les Aquitains révoltés, ce qui lui valut les honneurs du triomphe. Il importe de se représenter l'atmosphère politique de l'hiver 32–31, qui vit Messalla accéder à la plus haute magistrature de l'Etat. Messalla se substituait, dans cette charge, à Antoine, qui avait été désigné, avec Octavien, pour le consulat de 31. On sait que la rupture entre les deux triumvirs fut consommée dès le printemps de 32; le monde romain tout entier retentit désormais des préparatifs de guerre auxquels se livraient les deux adversaires. L'ouverture des hostilités fut précédée d'une campagne de propagande, où les partis en présence se couvrirent réciproquement d'accusations injurieuses. Messalla prit à cette guerre de plume une part active; un grammairien nous a conservé le titre de deux pamphlets qu'il écrivit contre Antoine[11]). C'est au mois d'octobre 32 qu'Octavien déclara solennellement la guerre à Cléopâtre. Personne ne pouvait donc ignorer à Rome, et encore moins dans l'entourage de Messalla, l'imminence d'un heurt de l'issue duquel dépendait le sort de l'Empire. Et l'on devine l'attente anxieuse remplissant le cœur de tous ceux qui formèrent le cortège des consuls, lorsqu'au matin des calendes de janvier, ils montèrent au Capitole pour y offrir le sacrifice par lequel ils inauguraient leurs fonctions. De cette attente, et des perspectives si nettes qu'elle ouvrait à Messalla, rien ne transparaît dans la sereine anticipation du panégyriste.

Dira-t-on que, pour une raison de convenance, il a évité à dessein toute allusion à la guerre civile près d'éclater, un dernier sujet d'étonnement nous reste. Pourquoi, en 31 av. J.-C., de toutes les contrées limitrophes de l'Empire, la Bretagne aurait-elle été, aux yeux du panégyriste, la seule susceptible de procurer à Messalla une gloire égale à celle de ses ancêtres ? S'il est vrai que, depuis le demi échec de César, la conquête de la Bretagne est apparue à plusieurs reprises comme imminente[12]), d'autres soucis plus pressants firent chaque fois ajourner ce projet, qui ne devait être mis à exécution que par Claude. Le principal de ces soucis était alors celui que

---

[9]) *Paneg.*, 147–150.
[10]) *Tibulle et les auteurs du Corpus Tibullianum*, Paris, 1909, p. 137.
[11]) Schanz-Hosius, *Geschichte der röm. Literatur*, II, Munich, 1935, p. 24.
[12]) Entre autres en 34 et en 27 av. J.-C., Cass. Dio, 49, 38, 2; 53, 22, 5; cf. Hor., *Carm.*, I, 21, 15; 35, 30; III, 5, 3, où la perspective d'une conquête de la Bretagne est du reste toujours associée à un projet oriental.

causaient à l'est les entreprises des Parthes. Le désastre subi par Crassus à Carrhae s'était aggravé de l'insuccès des campagnes d'Antoine. Les poètes du temps reflètent l'irritation qu'entretenait dans l'opinion la menace parthique et l'impatience avec laquelle on attendait l'indispensable règlement de comptes avec le souverain d'Ecbatane[13]). C'est en 20 av. J.-C. qu'Auguste obtint, sans combattre, du roi Phraates, la restitution des aigles et des prisonniers survivants de l'armée de Crassus, et ce succès diplomatique, qui trouva un large écho dans la littérature et dans l'art, mit pour longtemps un terme aux inquiétudes qu'avaient inspirées à Rome son incommode voisin oriental.

Or il est manifeste que, pour l'auteur du Panégyrique, les contrées soumises aux Parthes (*regia lympha Choaspes*, etc.), n'offrent pas à Messalla l'occasion de faire valoir ses talents de général. Il y a, entre la strophe d'Horace (*Carm.*, III, 5, 1–4)

Caelo tonantem credidimus Iovem
regnare: praesens divus habebitur
Augustus adiectis Britannis
imperio gravibusque Persis

et le vers du panégyriste (149)

Te manet invictus Romano marte Britannus

une différence de situation. C'est celle qui résulta de la réparation obtenue par Rome à l'est, en 20 av. J.-C.

Nous sommes ainsi conduits à refuser à Messalla Corvinus l'hommage du Panégyrique et à ramener la composition de ce poème à une date postérieure à l'année 20. Si, au père, nous substituons le fils, les difficultés que nous venons de rencontrer s'effacent. Le consulat que Messalinus partagea en 3 av. J.-C. avec L. Cornelius Lentulus n'est signalé par aucun événement important. Les frontières de l'Empire sont tranquilles; l'Orient apparaît sans nuages; seul le Breton, retranché dans son île, continue de défier la puissance des légions. On voit qu'à cette date, les prédictions du panégyriste sont à leur place.

Quant au rappel des prouesses accomplies par le Messalla du poème, trouve-t-il une justification dans la vie de Messalinus ? Lorsqu'éclata en 6 ap. J.-C. la dernière et la plus grave des révoltes de l'Illyrie, celui-ci exerçait au nom d'Auguste et en qualité de *praepositus Illyrici* le gouvernement des territoires qui devaient former quelques années plus tard les provinces de Pannonie et de Dalmatie. Affrontant le premier les rebelles, après s'être laissé surprendre par eux, il parvint à leur infliger une défaite, et reçut pour cet exploit les *ornamenta triumphalia*[14]). Il s'agit là, évidemment, de faits postérieurs à son consulat. Ils constituent néanmoins un indice à retenir sur son activité passée. Nous savons en effet qu'Auguste appelait

---

[13]) Verg., *Georg.*, I, 509; III, 27; *Aen.*, VI, 798; Hor., *Carm.*, I, 21, 15; III, 5, 4; 29, 28; Prop., II, 10, 13; III, 1, 16; 4, 1, etc.
[14]) Vell. Paterc., II, 112, 2; Cass. Dio, 55, 29, 1; 30, 2.

de préférence, au gouvernement des provinces qui dépendaient de lui, des légats préparés à leur tâche par leur carrière antérieure, et que, contrairement à l'usage républicain, il les y maintenait pendant plusieurs années. Nous pouvons être assurés qu'avant d'administrer l'Illyricum comme consulaire, Messalinus avait acquis l'expérience du pays et des peuples qui l'habitaient. Il devait y avoir servi, comme tribun ou comme légat légionnaire, et s'être fait la main au cours des guerres que ne cessait d'y allumer l'esprit d'indépendance des indigènes. Si les *ornamenta* de 6 ap. J.-C. répondent imparfaitement aux vœux du panégyriste,

non idem tibi sint aliisque triumphi,

ils n'en confirment pas moins, indirectement, ce que le poète nous apprend du passé de Messalinus.

Dédié à Messalinus, à l'occasion de son consulat, le Panégyrique est donc de 3 av. J.-C. L'allusion à Valgius, que le poète désigne comme seul capable de célébrer dignement la gloire future de son héros[15]), n'infirme pas cette conclusion. Valgius fut consul suffect en 12 av. J.-C.; la date de sa mort n'est pas connue[16]). Si Virgile n'est pas nommé à côté de Valgius, ce n'est pas qu'il n'eût pas encore écrit l'Enéide[17]), mais qu'il était mort, précédant de peu Tibulle lui-même, depuis près de seize ans.

Le résultat de notre étude n'a guère d'intérêt pour l'histoire proprement dite. Il en a davantage pour l'histoire littéraire. L'antériorité de Virgile et de Properce, à l'égard du Panégyriste, est désormais bien établie. Seule demeure incertaine la relation de cet inconnu avec Ovide, qui était comme lui un familier des Messalla. Surtout le caractère hybride et tardif du livre III du Corpus Tibullianum en est rendu plus apparent. Car il est bien évident que le Panégyrique n'a pu y être incorporé qu'à une époque où non seulement l'identité de son auteur s'était perdue, mais où l'on confondait la mémoire de Messalinus avec celle de son père.

---

[15]) *Paneg.*, 179 sq.

Est tibi, qui possit magnis se accingere rebus,
Valgius; aeterno proprior non alter Homero.

[16]) Schanz-Hosius, *op. cit.*, p. 172.

[17]) Comme l'explique Cartault, *op. cit.*, p. 138.